

---

# La revue des livres

---

---

Analyse de Chantal Masquelier-Savatier

## La distance intime

### "Tendresse et relation d'aide"

Alain Delourme

1997 *Reconnaissances*

Desclée de Brouwer - Paris - 215 p

C'est avec beaucoup d'intérêt et de curiosité que je me suis plongée dans *"La distance intime"*. J'ai rencontré et apprécié Alain Delourme, il y a une quinzaine d'années, au sein du mouvement du potentiel humain de l'époque. Je le redécouvre aujourd'hui, parvenu à une certaine notoriété après sa thèse de docteur en psychologie, brillant conférencier et auteur de cet ouvrage audacieux. Sous un titre incitateur, l'auteur interroge la relation thérapeutique. Appliquée au domaine de la psychothérapie, l'association de termes tels la distance et l'intimité peut paraître incongrue, ou même déplacée : *"la distance intime entre patients et psychothérapeutes est paradoxale : elle repose autant sur l'implication affective et l'intimité psychique des échanges que sur la distanciation réflexive et le détachement"* (p.15).

Pour appuyer sa position sur la nécessaire implication du thérapeute, l'auteur décrit le cheminement de deux personnes, Julien et Blandine. Il ne choisit pas des cas exem-

plaires, mais au contraire des cas difficiles qui interpellent et sollicitent le praticien dans des zones inconnues, qui questionnent plus qu'ils ne résolvent puisque leur parcours ne se solde pas par un "happy end" réconfortant. C'est le patient qui amène le thérapeute à sortir du cadre habituel de ses interventions, à s'impliquer personnellement, à innover pour établir le contact indispensable à une transformation. C'est donc à la lumière de son expérience clinique que l'auteur est amené à remettre en cause la posture traditionnelle. Il consacre un chapitre aux apports et aux limites de la psychanalyse ; passant au crible les éléments théoriques fondamentaux, il effectue son tri personnel. Loin de désavouer ce qu'il reconnaît comme les pierres angulaires de la théorie analytique sur lesquelles il continue de s'appuyer, Alain Delourme dénonce un certain nombre d'aberrations, selon lui : la proscription de l'action, l'objectivation, la réduction à la sexualité, la conception du transfert, la suprématie de la mentalisation et la condamnation du toucher.

Néanmoins, il se rallie aux auteurs qui se sont intéressés aux phénomènes transitionnels. A. Delourme s'appuie sur la notion de transitionnalité et la prolonge, pour fonder l'intérêt de l'expression, de l'expérience et de l'agir dans l'espace intermédiaire de la relation client-thérapeute.

Le fil conducteur de cette position critique repose sur une divergence fondamentale avec la psychanalyse dans la conception de l'homme et du lien : *"une intentionnalité*

*fondamentale du comportement humain concerne la recherche du contact avec autrui et la justification existentielle réciproque : cela signifie que chacun par sa présence et son implication rassure l'autre dans son existence et donne plus de sens à sa participation au monde. Ceci n'est malheureusement pas exploré par la psychanalyse*" (p.105). Delourme valorise l'importance du lien affectif dans l'alliance thérapeutique. Pour décrire la qualité de ce lien, l'auteur fait appel à la réflexion phénoménologique de philosophes tels Husserl, Buber et Misrahi. Il regrette qu'en psychanalyse la notion de lien soit réduite à la relation d'objet, excluant de ce fait la réciprocité, et rendant par conséquent la rencontre impossible.

Pour sa part, l'auteur développe le concept de "relation vive" qui serait véritablement thérapeutique, comprenant "la présence impliquante, l'égalité ontologique des partenaires et la responsabilisation de chacun" (p.173). C'est dans l'espace de "l'entre-deux", de "l'entre-nous" du duo client-thérapeute que se crée une rencontre imprévisible et novatrice, qui, elle seule, sera facteur de changement. L'auteur ose même parler de tendresse dans cette relation : "c'est la tendresse réciproque qui transformerait la neutralité du lien professionnel en alliance véritablement thérapeutique" (p.192).

Ce développement vient appuyer les considérations de Pierre Coret exposées dans l'article "La rencontre en Gestalt-thé-

rapie" (Revue Gestalt N° 13-14). Pierre, lui aussi déplore le côté systématiquement frustrant de la position analytique constatant la stérilité de cette posture de non-rencontre pour les personnes narcissiquement carencées : "confronter l'autre à son manque et le ramener à sa solitude fondamentale pour lui permettre de se réapproprier et de gérer son propre désir, ne peut donc connaître que des indications très précises et restreintes puisque la condition sine qua non à cette forme de travail veut que le patient soit déjà à même de supporter l'absence de rencontre".

Pierre Coret arrive quasiment à la même conclusion et définit la posture éthique dans des termes semblables : "Quand je parle de cet entre-deux, il s'agit de cette intersubjectivité qui advient entre les deux frontières-contact du thérapeute et du patient et qui va permettre au patient d'évoluer". Il semble étonnant qu'Alain Delourme, bien que mentionnant la Gestalt-thérapie, n'ait pas réalisé à quel point notre approche est à même de relever le défi qu'il lance en prônant "une approche thérapeutique hétérogène... une méthode située au carrefour de la philosophie éthique, de la psychanalyse freudienne et des thérapies psycho-corporelles". "Il s'agit", poursuit l'auteur, "d'articuler les conditions de la relation vive avec le travail réflexif et le travail expressif émotionnel dans une pratique existentielle et relationnelle intégrative" (p.129).

A la lecture de cet ouvrage, j'ai eu à plusieurs reprises, l'impression qu'Alain

Delourme parlait de la Gestalt sans le savoir, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose... Mais mon propos n'est pas de récupérer à notre compte la pensée de l'auteur qui ne s'y reconnaîtrait sans doute pas. Quoiqu'il en soit, l'approche intégrative qu'il propose est bien proche de notre vision gestaltiste, elle-même au carrefour de la philosophie existentielle, de la psychanalyse et des thérapies psycho-corporelles.

Cependant Delourme a le mérite de conceptualiser et d'étayer un certain nombre de notions que parfois les gestaltistes, cédant à la facilité, ont tendance à admettre comme des vérités infuses. Notamment, il fait avancer le travail d'articulation entre les différents domaines mentionnés. Il se dit lui-même particulièrement intéressé par deux interfaces : *"d'une part de l'articulation théorique et clinique entre la psychanalyse et les thérapies psycho-corporelles et d'autre part des rapports entre la philosophie éthique et la psychologie clinique"* (p.208). Cette recherche est donc d'un apport incontestable pour les gestaltistes.

Malgré tout, il me semble que cet ouvrage s'adresse davantage à des psychanalystes ou à des universitaires qui, pour la plupart, ignorent le courant de psychologie humaniste-existentielle et dénigrent les thérapies psycho-corporelles. En effet, l'argumentation et l'étayage théorique, déployés pour valoriser la posture impliquée du thérapeute, auront un impact certain pour convaincre du sérieux et de la crédibilité des thérapies dites *"nouvelles"*. Mais ces

arguments sont sans doute superflus pour les praticiens de la psychologie humaniste, dont les gestaltistes, déjà convaincus du bien fondé de cette posture.

Néanmoins, il se peut que l'auteur perde de sa crédibilité à trop vouloir démontrer, ou prouver. La façon dont il semble s'excuser ou se justifier d'oser se différencier de la sacro-sainte psychanalyse, risque de le desservir. Delourme prend soin de passer en revue chaque courant psychanalytique en expliquant ses divergences et ses convergences. Le ton quelque peu prétentieux qu'il adopte peut faire sourire, car il se place délibérément d'égal à égal avec les fondateurs : *"une des différences entre ma position et la doctrine freudienne se trouve..."* (p.182), *"j'ai surtout retenu de Reich"* (p.167), *"Ferenczi m'a beaucoup intéressé..."* (p.168), *"les ouvrages de Rogers m'ont marqué ..."* (p.169). Il finit par se rallier aux thèses de notre contemporain Max Pagès qui l'a *"incontestablement le plus influencé !"*.

Mais cette prétention n'a d'égale que son audace ; audace de parler d'amour et de tendresse, sentiments bannis du langage habituel de la psychothérapie ; audace d'innover et de sortir des chemins balisés... Alors avant de jeter la pierre à cet explorateur, faisons preuve à notre tour d'une même audace pour parler de la Gestalt, et peut-être pour oser écrire !

Analyse critique de Serge Ginger

## Boulimie et thérapie

Cassette vidéo de 60 minutes,  
de Catherine Hervais

Pour la quatrième fois, je viens de passer le film de Catherine Hervais à un groupe d'étudiants en Gestalt<sup>(1)</sup>. On vient de rallumer les lumières de la salle et "la discussion est ouverte"... Mais personne ne dit mot ! Plusieurs futurs thérapeutes essuyent une larme du revers de la main. L'émotion a envahi le groupe.

La boulimie a pris corps. Ce n'est plus un symptôme livresque du DSM IV ; ce n'est plus "un trouble alimentaire" ; c'est un appel qui nous a saisis ; un appel à être de ces jeunes femmes désespérées, en quête de leur identité.

Avant toute discussion technique, il faudra consacrer un temps important aux échos émotionnels et personnels réveillés chez plusieurs de nos élèves.

Voici bien un film de pédagogie gestaltiste : on fait connaissance avec le "malade", avec son être total, son ressenti phénoménologique unique, on fait connaissance avec notre cœur.

Pas d'explications ; pas de vaines hypothèses éculées sur les causes possibles ; pas de stratégie stéréotypées de traitement ; on écoute, on vibre, on est présent. On accompagne la petite Suédoise dans son *trip* quotidien, à travers son journal intime :

- 6 h 35 : Réveil.
- 7 h : 500 g de pain, 300 g de beurre + le fromage + la confiture...
- 7 h 35 : "vomissez !" + vitamines après + de l'eau
- 8 h 05 : vélo pour aller au lycée ; les cours...
- 11 h 45 : purée 2 fois, des légumes, de la salade, encore une assiette de salade, du lait...
- 12 h 25 : "vomissez !" + 2 h de sport à l'école
- 14 h 15 : des gâteaux, des bonbons
- 15 h 10 : retour à la maison ; "vomissez !"
- 17 h 10 : 400 g de pain, et encore 500 g de pain, 500 g. de beurre avec du fromage ... et avec de la mayonnaise !
- 18 h 10 : "vomissez !" puis boire de l'eau une heure de repos et après, ça recommence !
- 19 h 30 : 500 g de pain, et encore 400 g de pain, 300 g de beurre + fromage, confiture, thé
- 20 h 25 : "vomissez !"
- 21 h 15 : yaourt : un litre et demi ; musli : 3 décilitres + confiture, sucre, thé
- 22 h 15 : "vomissez !"

1 - Ce film a été présenté comme travail de fin d'études de Catherine Hervais pour l'obtention du Diplôme de 3e cycle de Psychothérapeute en Gestalt de l'École Parisienne de Gestalt.

22 h 50 : 500 g de pain, 120 g. de beurre  
+ fromage , confiture, thé

23 h 10 : "vomissez !

... et c'est comme ça tous les jours, tous les  
jours, tous les jours ! ...

Les témoignages succèdent aux témoi-  
gnages, tous semblables et tous diffé-  
rents...

Tous poignants.

Catherine écoute et fait reformuler...

Il s'agit d'anciens participants d'un grou-  
pe thérapeutique de Gestalt pour bouli-  
miques. La plupart des clientes (il n'y a  
presqu'aucun homme) y restent 2 ou 3 ans,  
à raison d'un week-end par mois. Habituellement, on n'y évoque guère sa  
boulimie : on parle simplement de sa vie,  
comme dans tout groupe de thérapie. Le  
symptôme s'amenuise et disparaît "par sur-  
croît". Aujourd'hui, c'est différent : les  
anciennes sont venues spécialement pour  
ce film, pour témoigner et faire comprendre  
aux camarades, aux parents, aux théra-  
peutes... Faire comprendre et ressentir ;  
pas expliquer, ni justifier.

On comprend la boulimie "de l'intérieur".  
Tout est dit : à chaque thérapeute ensuite  
d'accompagner chaque client à sa maniè-  
re, à la recherche de ses limites, de sa fron-  
tière. On saisit bien ici ce que veut dire le  
terme *borderline*.

En fait, ce film est *excellent*, c'est un petit  
chef d'œuvre, à tous points de vue : forme  
et fond.

Il donne une idée claire et émouvante de  
la boulimie — la faisant comprendre non  
"dans la tête" mais "dans les tripes" et je  
pense que cela est central, tant pour les  
malades elles-mêmes que pour leur entou-  
rage : elles nous sont moins "étrangères" et  
on ressent mieux leur souffrance profonde  
et leur désarroi ; ça nous les rend sympa-  
thiques. Il devient clair d'emblée que la  
boulimie "n'est pas un trouble des  
conduites alimentaires, mais bien un  
trouble profond de la personnalité, un ques-  
tionnement sur son identité — dont la bou-  
limie n'est qu'un symptôme" (je cite délibé-  
rément de tête ce que j'ai retenu). Je trou-  
ve bien que l'explication ne vienne qu'à la  
fin, lorsqu'on est "mûr" pour la comprendre,  
et non au début, avec "démonstration" de la  
thèse par la suite, comme dans les  
manuels scolaires traditionnels.

Catherine Hervé est présente avec sim-  
plicité et discrétion, dans une grande dis-  
ponibilité d'écoute, et cela aussi la rend  
proche et sympathique : elle n'a rien de la  
"professionnelle qui sait" et se penche avec  
commisération sur le cas de ses clients !

Quant aux prises de vues, elles sont tout  
simplement remarquables ; cadrages des  
gros plans, éclairages, stabilité et variété  
des plans, brefs coups d'œil sur les audi-  
teurs du groupe, regards "mouillés", prise  
de son, tout cela est excellent : on recon-  
naît de suite un travail de professionnels !  
Le montage est tout aussi impeccable : la  
succession des plans, le rythme d'en-  
semble, l'accélération finale avec cette

séquence détendante des "micro-témoignages" enchaînés, préparant la conclusion, en brisant le rythme grave et lourd...

La Gestalt-thérapie est, elle aussi, présente tout au long, très discrètement mais clairement, avec plusieurs thèmes spécifiques :

1. *Le respect du symptôme*, comme expression personnelle de la souffrance — à entendre et non à combattre (en gaspillant son énergie) ;
2. l'acceptation des troubles, dans leur spécificité individuelle, *sans culpabilité* ;
3. la lutte contre les *introjections* de l'enfance ;
4. la recherche de *l'authenticité de l'être* — face au paraître ;
5. l'encouragement à la *spontanéité*, même dans ses formes vitales inévitables *d'agressivité* ;
6. la chaleur du *groupe* — comme témoin et appui nécessaire à la reconnaissance de soi-même
7. l'importance centrale du *contact* — avec le thérapeute, comme avec l'environnement.

Tout y est, illustré discrètement mais clairement. Peut-être, dans un esprit un peu "didactique" ces sept points pourraient-ils être récapitulés brièvement, pour un public intellectuellement curieux de comprendre et de savoir...

Je ne veux pas commenter davantage ce petit chef d'œuvre. Ce serait le banaliser. Il faut le voir, absolument ! Il n'est pas racontable.

A quand un film de la même trempe pour chacune des pathologies de nos manuels ?  
Merci à Catherine.

**Vidéocassette**, en format VHS-SECAM (62 minutes), diffusée par le CNASM (Centre National Audiovisuel de la Santé Mentale). Prix : 160 F franco

6 rue Saulnier. 75009 Paris.

Tél. 01 48 24 25 17

ou : Centre hospitalier. 57790 Lorquin.

Tél. 03 87 23 14 79

*Analyse de Marie- Hélène Moine*

## Défrichez votre passé, pour y voir clair maintenant

Dr André MOREAU.

1998- Pour la France: Editions Frison-Roche. 255 p

Le titre de cet ouvrage me fait d'abord un peu reculer : un livre de plus qui va rejoindre ceux que l'on voit fleurir au rayon "développement personnel"... Puis finalement, je me laisse saisir par l'image offerte : "**Défrichez votre passé**"...

Alors, ça y est, je sors ma débroussailluse, me voilà en bottes au milieu des grandes herbes folles, des enchevêtre-

ments de broussailles et d'arbres, qui n'en finissent pas de pousser et d'envahir, laissant par endroits des creux, des ornières, quelques chemins connus, mais aussi de l'inculte, de l'enfoui, du fouillis dans le champ de mon existence. "Défricher" mon passé et non le "déchiffrer", c'est quand même assez différent, j'entre d'emblée dans une action globale où mon corps se dépense, je me vois suer, souffler, explorer, creuser, déterrer, arracher, couper, prendre le temps de reconnaître... à la différence du "déchiffrer" plus intellectuel.

### **"Pour y voir clair , maintenant"**

Je dégage de l'espace, c'est vrai, c'est déjà plus aéré, et je peux davantage m'y retrouver ; je m'arrête, je regarde, il y a du relief, de la perspective, je peux même contempler, de "l'ici et maintenant" qui pousse, ça change, voilà de la nouveauté, c'est bon à cultiver, du contact au présent, c'est utile pour ma vie et ma santé.

Car ce que dit et redit André Moreau dans son livre : le présent est la seule réalité de la vie. Vivre le présent est à la portée de tous, c'est simple, et c'est aussi un exercice difficile, car ce que nous avons introjecté de notre passé, nous le projetons dans notre présent, et pas toujours de façon appropriée, parfois même de façon inadaptée. Il nous faut donc nous atteler à reconnaître ce passé, pour pouvoir nous arracher aux mécanismes connus, aux comportements acquis, à nos croyances les plus enfouies. Nous avons tout à y gagner, car en allant de façon plus créative vers les autres et l'environnement, nous

prenons le risque d'apporter de meilleures réponses à la satisfaction de nos besoins.

Volontairement pédagogue, l'auteur démontre à l'aide de nombreux exemples tirés de son expérience, comment ces mécanismes du passé, dont nous n'avons pas conscience, sont à l'œuvre dans chaque rencontre, tous les jours de notre existence.

Il nous entraîne à explorer en toute confiance, ce qui se passe dans la relation entre nous et les autres. Il nous propose des exercices pour expérimenter comment nous nous y prenons pour ne pas être en contact avec le présent, et aussi comment nous pouvons être plus attentifs et développer notre awareness. Nous sommes donc invités à découvrir et vérifier de l'intérieur ce dont il s'agit.

Pour lui, *apprentissage et éducation font partie de la thérapie.*

Pour rendre compte du contact entre moi et l'autre, il décrit un **processus** extrêmement rapide, comparable au cycle de la Gestalt. Par exemple dans la thérapie, il montre d'abord ce qui se passe chez le client, puis ensuite chez le thérapeute. Et c'est dans l'interconnexion de ces deux processus qu'apparaît le **caractère circulaire de la communication.**

La trame du processus, c'est : "je vois", "j'imagine", "je sens", "j'agis", et c'est dans son déroulement qu'apparaissent en même temps **les résistances au contact.**

**Les notions de projection, de transfert et de contre-transfert** sont abordées,

avec une certaine "largeur de vue". En effet, de par sa pratique de thérapeute et sa connaissance approfondie de différents courants thérapeutiques et religieux, l'auteur nous entraîne à une vision panoramique, à la lecture de cartes différentes pour aborder un territoire commun : ce qui se passe à l'intérieur de chacun et entre les individus. Les concepts et les méthodes s'entrechoquent permettant à la fois d'élargir et en même temps d'unifier notre regard.

- **L'introjection**, c'est la racine de toutes les autres résistances, parce qu'elle est première, et la plus cachée. La plupart du temps, on ne peut la reconnaître que lorsqu'elle apparaît sous la forme d'une projection ou encore mieux du transfert. L'auteur nous entraîne à les repérer et les réduire à des dimensions saines.

- **La projection**, c'est d'abord une fonction naturelle indispensable pour rencontrer l'autre, à partir de ce que je pense, imagine, ressens, connais. Toutefois il devient très vite possible de glisser vers des projections abusives, qui me concernent, mais qui n'ont plus rien à voir avec la réalité présente. La psychothérapie me permet de dégager ce que je vois de ce que j'imagine, et de me réapproprier ce qui m'appartient dans ce que j'imagine. En Gestalt, elle me fait aussi voir ce que je ne vois pas, c'est-à-dire l'autre.

- **Le transfert**, fait suite à la projection, il est souvent plus conscient, car plus émo-

tionnel. L'auteur pense que le transfert "découverte géniale de Freud," pourrait être une résistance au contact direct avec l'autre, ou avec la thérapie. Il plaide pour un élargissement de ce concept. Le travail de la psychanalyse permet de liquider, avec le transfert, tous les aspects du passé, mais il ne permet pas suffisamment de s'ajuster dans la réalité de l'ici et maintenant. En cela, la Gestalt apporte un plus, en clarifiant avec le transfert, la part qui appartient au présent. Il y a en tout cas pour le thérapeute une nécessité de faire sortir le client de sa "chambre noire" pour lui permettre de reconnaître ce qu'il choisit de voir et sa manière de l'interpréter, dans le but de réduire la projection et le transfert, au profit d'une vision plus réelle et de sentiments plus adéquats.

- **L'action transférentielle** : c'est le comportement que manifeste toute personne à la suite de son transfert. Il s'agit souvent de réponses connues, qui font souvent retomber dans le déjà vu, connu, senti, ou parfois répètent conflits, blocages, inhibition. En thérapie, l'auteur pointe que la Gestalt est très bonne, puisqu'elle apporte une double signification, quand par exemple, dans la mise en action, une personne peut à la fois faire revivre l'événement passé et agir pour trouver de nouveaux comportements plus adéquats.

- **Le contre transfert** : il désigne ce qui appartient au thérapeute (ses réactions verbales, émotionnelles, son comporte-

ment face à l'attitude du client). Lui aussi voit, imagine, sent, agit et réagit. Le même processus : introjection, projection, transfert, action transférentielle, se déroule en même temps et en parallèle de celui du client. Le thérapeute, autant que possible tente d'identifier et se réapproprié la part qui vient de lui dans cette rencontre.

De plus, il y a **la réaction du client au transfert du thérapeute**, c'est à ce stade que celui-ci peut mesurer la valeur de ses interventions.

Enfin, le processus se poursuit : **action, réaction et réaction à la réaction**, etc...

C'est un chassé croisé permanent.

### *Pour conclure*

Tout en confrontant la Gestalt à d'autres approches thérapeutiques, André Moreau lui garde dans son livre une place centrale : on y retrouve la conception humaniste, les techniques créatives. Il nous invite à vérifier de l'intérieur ce qu'il cherche à nous faire partager..

Voici la carte qu'il nous propose indiquant les "grands axes routiers":

**Je vois...** un livre agréable, direct, facile à lire, avec une mine de réflexions, d'exemples et de très nombreux exercices pour les thérapeutes et de quoi inspirer des séances individuelles ou de groupes.

Je vois aussi que je n'ai pu rendre compte que d'une toute petite partie de ce livre foisonnant.

**J'imagine...** que du fait de la diversité de ses approches et son expérience, l'auteur a

beaucoup travaillé, dans l'ouverture et l'enthousiasme, et que tout en s'adressant aux thérapeutes, il a certainement voulu faire partager l'optimisme et le sérieux de sa recherche à un plus large public "d'hommes de bonne volonté".

J'imagine qu'il pense que je n'ai pas trop trahi l'esprit de son livre.

**Je sens** ... que cela me touche de lire une réflexion vivante, où théorie et pratique sont présentes, dans un va et vient souple. Je me sens très excitée, entraînée dans ce courant où je peux franchir des ponts, sauter de liane en liane, passer d'une théorie à l'autre, de Bouddha à Freud. Je me sens stimulée, enrichie et encouragée pour continuer à "améliorer" mes propres aptitudes vers la rencontre directe et ouverte avec la réalité présente.

**J'agis...** et avec ça, j'ai envie de travailler davantage l'awareness, cultiver une position encore plus accueillante et vigilante, prendre le temps d'observer ce qui émerge, pour ne pas être tentée de corriger trop vite les "erreurs d'optique," les miennes ou celles de mes clients, car le risque serait de faire de l'"orthoptie", sans avoir eu le temps de suffisamment débroussailler et de repérer ce qui pourrait permettre de voir plus clair.

Je vais retourner à mes broussailles, continuer à leur donner formes et perspectives, faire de larges passages, puiser dans leur foisonnement pour donner encore plus de vie et de relief à mes cultures actuelles, et contempler ce qui est "prometteur d'avenir".

Analyse de Marie Petit

## Gestalt-thérapie, la construction du Soi.

Jean-Marie Robine, Ed L'Harmattan 1998

Penser la Gestalt-thérapie... s'affranchir de l'anathème lancé par Perls au "bullshit" de la réflexion, de l'injonction à quitter le mental pour revenir à nos sens ("leave your mind, come to your senses"), c'est la proposition à laquelle nous convie cet ouvrage.

Contrairement à la plupart des auteurs qui se contentent d'illustrer par l'expérience vécue les présupposés théoriques de la Gestalt-thérapie, Jean-Marie Robine nous propose de les revisiter afin d'en extraire une théorisation plus substantielle.

Jean-Marie Robine est retourné aux sources mêmes de la Gestalt-thérapie. Une étude patiente, une retraduction attentive lui ont permis de poser les concepts majeurs qu'il développe avec brio et explicitement avec passion tout au long de cet ouvrage. Concepts enrichis des multiples références que lui fournit son incontestable érudition.

C'est un véritable changement de paradigme auquel nous conduit Jean-Marie Robine : envisager le phénomène vécu, non comme un objet significatif d'un état de conscience et qui, comme tel, pourrait

être sujet d'analyse, mais comme phénomène en action, qui recèle une intentionnalité dans son "apparaître" même.

Considérer le mouvement, la fluidité des interactions, leur succession dans le temps et non pas le figer pour mieux observer.

Echappant à une conception spatiale du processus de contact (à mon sens, déjà enterinée par la barre qui sépare organisme/environnement dans les textes fondateurs) Jean-Marie Robine dénonce, dès le liminaire, une pensée solipsiste qui concevrait le self comme une entité s'actualisant dans le contact, pour introduire explicitement la temporalité dans la structure de l'expérience ; le processus de contact n'étant plus envisagé comme aléas d'une frontière topique entre moi/non moi, mais comme séquence dans son déploiement dans le temps.

Dans cette perspective, Jean-Marie Robine met en tension les grands thèmes chers à la Gestalt-thérapie : le contact, l'awareness, le self, la honte, la confluence, la relation thérapeutique, le groupe...

S'appuyant parfois sur des cas cliniques, il développe avec rigueur les conséquences qu'entraîne sur la théorie comme sur la pratique la prise en compte rigoureuse de ce paradigme princeps. Il nous convie à suivre les cheminements d'une pensée complexe et originale qui approfondit et renouvelle la Gestalt-thérapie.

Jean-Marie Robine est un passionné, un visionnaire. Il est parfois déroutant de suivre son cheminement - tant nous sommes attachés à une conception mona-

dique du monde - mais le plein engagement dans l'assimilation de cet ouvrage ne peut qu'amener à s'écarter des introjets hâtifs en matière de Gestalt-thérapie, pour déboucher sur un élargissement de notre champ de conscience et de nos modes de pensée.

Quoi de plus gestaltiste comme perspective ?

*Ndr : La plupart des chapitres de ce livre ont fait l'objet de parutions antérieures, particulièrement dans la revue " Gestalt ", numéros 1,2,3,5 et 8. Le texte ci-dessus constitue la préface de l'ouvrage, reproduite ici avec l'autorisation de l'auteur, Marie Petit et de l'éditeur.*

*Analyse de Françoise Rossignol*

## L'individualisme, un suicide culturel. Les enjeux de l'éducation

Patrice Ranjard, Ed. L'Harmattan 1997,  
378 pages

Patrice Ranjard est un ancien enseignant devenu chercheur à l'Institut National de recherche Pédagogique. A ce double titre, quand il jette sur nos écoles et nos enseignants son regard d'ancien collègue et de psychosociologue, c'est pour disséquer avec une précision minutieuse, une réalité dont l'importance n'échappe à personne.

L'école est le lieu crucial où une Société, par les programmes qu'elle a choisis, par les méthodes qu'elle applique et par les adultes qu'elle délègue, est censée définir le sens de son évolution et se donner les moyens de conduire les jeunes générations, de la façon la plus pertinente possible, vers ce projet. C'est donc le lieu enthousiasmant où se mêlent les héritages culturels qu'il faudra transmettre, éclairés par les connaissances et les objectifs du présent et par notre représentation de l'avenir. Cette rencontre du passé, du présent et de l'avenir, les choix intellectuels et éducatifs qui en découlent, sont censés porter les idéaux du lieu et de l'époque : c'est pour tout enseignant une tâche hors du commun que d'être la cheville ouvrière de tels enjeux. Sur eux, repose le destin d'une Société qui, ayant par ailleurs limité ou détruit toute autre forme d'apprentissage, ayant prolongé systématiquement le temps d'obligation scolaire fondé sur l'acquisition toujours plus exigeante de diplômes, a fait de son école, depuis un siècle, son ossature.

Chacun d'entre nous se doute bien que cette ossature-là n'a pas la solidité, la souplesse, la capacité de croissance requise pour soutenir, dans son destin, le grand corps social. Patrice Ranjard joue le terrible rôle du médecin qui lit la radiographie, dit ce qu'il voit ... et ce n'est pas une bonne nouvelle. Pas trace, chez la plupart de nos enseignants, de la conscience de cette responsabilité enthousiasmante, de cet honneur d'être les vecteurs du devenir de

l'humanité. Il nous les montre, drapés dans leur petitesse, leurs mesquineries, leur indifférence aux élèves, quand il ne s'agit pas de rejet. Accrochés à leurs intérêts personnels, se battant pour en faire le moins possible, pétris par la conviction que la hiérarchie et l'administration n'ont de buts que malveillants à leur égard, ils sont incapables de travailler en équipe, de soutenir l'élaboration et la mise en pratique d'un vrai projet pédagogique, au mépris des incitations, apparemment louables, du ministère. Il nous les montre, désengagés de façon dissimulée, retranchés dans un rôle qui n'est que l'ombre dérisoire de la mission que j'évoquais ci-dessus.

La partition de Patrice Ranjard comporte un leitmotiv : *les enseignants sont payés pour enseigner et pour noter, nullement pour que les élèves apprennent...* Constat dont le réalisme est accablant. Nous nous en doutions bien... mais ici le diagnostic vient de la bouche du spécialiste, preuves à l'appui. Les preuves, ce sont ses minutieuses et parfois savoureuses analyses de textes, art dans lequel l'auteur excelle. S'emparant des dialogues enregistrés lors des réunions, analysant les compte-rendus, les comportements, les stratégies d'agression où d'esquive, Patrice Ranjard démontre l'individualisme des enseignants, héritage de leur propre statut d'élève et qu'ils pérennisent sans état d'âme. Pouvoir enseigner à sa manière sans avoir à en discuter, maintenir cette manière en dépit des conséquences pédagogiques constatables sur les élèves et malgré la modification évi-

dente du contexte social, telle est la position sur laquelle ils campent, toutes griffes dehors. Mais, que certains élèves n'apprennent rien n'est pas de leur responsabilité, ils pourront toujours se défausser sur l'insuffisance des moyens, sur le fait que les élèves ne sont pas, ou plus, comme ils devraient être. En fait, le bon élève est celui qui n'engendrera aucune nécessité d'innovation pédagogique.

La perception qu'ils ont des élèves est dominée par le manque de confiance, dont découle le besoin de les contrôler, les dominer, voire les humilier. Le point de vue des élèves n'a pas d'importance, ce qui va de pair avec la difficulté à les écouter. De tels comportements ne responsabilisent pas les jeunes et entretiennent une culture de passivité, d'isolement dans l'apprentissage, l'impasse sur l'interdépendance et sur la notion d'oeuvre à construire en commun. Chacun reste juxtaposé à l'autre, professeurs comme, élèves.

L'auteur nous fait pénétrer dans l'infantile rapport au pouvoir que nous retrouvons d'un bout à l'autre de la hiérarchie d'un établissement. Il est de bon ton d'avoir l'air méfiant et insoumis, sous peine d'être soupçonné de trahison, de complicité suspecte. Toute proposition ministérielle ou émanant de la Direction est, avant examen, considérée comme un piège dont il faut se défendre et ce plaindre. Bonne façon de saboter, dans l'œuf, toute tentative de changement. D'ailleurs, le changement demande de la réflexion, du temps, un élargissement du champ, pour prendre en

compte toutes les variables concernant la réalité psychologique des élèves, la réalité sociologique de leur environnement, et, ainsi, pouvoir s'atteler à des objectifs appropriés ; or, cela nécessite des capacités de collaboration, d'échange, d'analyse mutuelle de pratiques, d'engagement, complètement étrangères à la plupart.

La richesse de l'analyse de Patrice Ranjard ne s'exerce pas seulement sur la psychologie de nos enseignants. De façon aussi subtile et impitoyable, l'analyse des circulaires ministérielles, souligne, du côté de l'Administration, de terribles et sournoises ambivalences qui font que des consignes qui, en apparence, seraient propices à l'émergence d'un fonctionnement plus responsable, plus engagé, plus collectif et plus enraciné dans la réalité locale, sont porteuses de réticences plus ou moins conscientes. L'auteur débusque, illogismes, hypocrisies, contradictions, pour nous conduire à ce constat : une chose est sûre, pour responsabiliser la base, pour que l'entité locale s'exprime, participe à la vie des établissements, il faut renoncer à tout imposer d'en-haut et cela entraîne la diminution des pouvoirs administratifs. C'est donc renoncer au centralisme typiquement français et l'Administration n'y est pas prête. Cette forme de pouvoir, d'évidence, gagne à régner sur des enseignants atomisés, interchangeable, qu'elle peut déplacer comme des pions, plutôt que sur des entités plus larges, structurées par un esprit d'appartenance, un enracinement collectif dans un projet, un lien avec la réa-

lité locale. Le spectre de la Fronde et de la chouannerie hanterait-il encore l'Etat républicain dont l'école est le plus cher produit ?... Le maintien de l'individualisme enseignant sert le pouvoir centralisateur. Et, comme, en retour, l'individualisme évite à chaque enseignant des engagements beaucoup plus impliquants, ceux que nécessiterait l'exercice d'une marge de liberté et de décision, tout le monde peut continuer à faire semblant ; semblant de mesurer les problèmes de notre société prise dans le vertige des chocs culturels, de l'évolutions des mœurs, de la quête de sens ; semblant de vouloir y porter remède et d'en payer le prix en implication, travail, audace.

Derrière ces simulacres il y a le véritable égocentrisme d'adultes crispés sur la défense de leurs intérêts personnels, prompts à rendre responsables de l'échec évident de notre école, les élèves, les parents, le manque de moyens, donc la collectivité, mais jamais leur manque d'intelligence humaine, leur manque d'engagement ni leur absence invouable d'idéal. Comment des soi-disant pédagogues peuvent-ils continuer à penser (ou faire semblant) que la transmission d'un savoir est une transaction où l'un dépose son produit, l'autre le prend ? Comment ne pas mesurer l'importance des dimensions relationnelles affectives autour de cet échange qui, finalement, n'est que le prétexte à former un homme ?

Les enjeux narcissiques sont traités unilatéralement ; c'est-à-dire que l'acte d'en-

seigner est au service du narcissisme de l'enseignant. Que des centaines de jeunes, en échec scolaire, vivent les affres, en pleine fragilité adolescente, de la dévalorisation, du rejet, de l'impuissance, de l'angoisse de ne pas avoir de place et, peut-être, n'en avoir jamais, ne semble pas les émouvoir. Ils ont droit à de bons élèves, ceux pour lesquels l'école est faite. Il y a une certaine cruauté à avoir rendu obligatoire une telle école...

L'abus de pouvoir sur les élèves a encore de beau jour car il semble que ce soit le lot de consolation qu'une Administration, également dans l'abus de pouvoir, concède à ses enseignants. Mais il faut bien constater que les élèves se prêtent, de moins en moins, à ce genre de rapports et ne consentent pas, aussi facilement, à réparer où épargner le narcissisme professoral. Face à la violence des uns se dresse la violence des autres que rien n'arrêtera, qui peut être, créera l'irréparable qui forcera à tout repenser, sur des bases que l'on est nombreux à espérer plus humanistes, plus démocratiques, moins individualistes, moins élitistes, moins centralistes.

Mais nul, pour l'instant, n'est en mesure de faire évoluer l'image individuelle et collective " persécutée " que les enseignants ont d'eux-mêmes. L'impopularité caricaturale de leur ministre actuel, prouve à quel point, individualisme, refus du changement, " paranoïa " et rapport infantile au pouvoir, tissent une situation que, seule, l'extrême dégradation prévisible pourra traiter en un immense nettoyage par le vide. De la

Maternelle à l'Université, dans des lieux coupés du monde, des adultes sélectionnés, non sur leur qualités morales et pédagogiques mais sur leur hyperadaptation à cet univers parallèle et artificiel, cesseront de régner sans effort.

Patrice Ranjard ne nous abandonne pas, néanmoins, sur ce sombre tableau. Il nous laisse entrevoir, dans le fonctionnement d'un Collège Lycée Expérimental au sein duquel il a également mené son observation, les bienfaits d'un fonctionnement réellement fondé sur la prévention ou le traitement de l'échec scolaire. Sur la base du volontariat et d'une certaine cooptation, une équipe ose autre chose.

Responsabilité et autonomie ne sont pas confondues avec le droit d'être seul maître à bord ; la défense de la liberté individuelle ne vise pas à se protéger de l'engagement ; d'un bout à l'autre de la hiérarchie s'est développé un sentiment d'appartenance, fruit d'une action menée en commun. Il y est découvert des plaisirs nouveaux, ignorés de la culture dominante, comme celui d'être intégré dans une véritable équipe portée par un but commun. Mais ils étaient volontaires... Ce Collège Lycée Expérimental est une île. Elle est un espoir, un modèle ; reste à trouver comment créer les conditions qui feraient évoluer, dans ce sens, l'ensemble de ce qui s'appelle Education Nationale. Comme l'affirme Gérard Mendel qui a fait à l'auteur et au livre, l'honneur d'une vraie préface, le travail de Patrice Ranjard y contribue par *ses fortes vertus d'éveil*.

Au risque de paraître peu modeste, je voudrais terminer en partageant avec mes confrères et consœurs psychothérapeutes, une très grande fierté ; celle à laquelle nous donnent droit, les heures et les heures de travail, non rémunérées, auxquelles nous consentons pour tenter d'être moins ignorants ; les sommes d'argent considérables que nous engloutissons dans notre propre formation psychologique et, enfin, le sérieux et l'enthousiasme qui accueillent nos " cas " difficiles. Non seulement nous ne nous plaignons pas d'eux, mais nous les

partageons entre nous, au sein de nos activités de supervision, de co-vision. Au cours de nos journées d'étude, nous osons témoigner de notre pratique et nous exposer au regard de nos pairs. Leur avis est recherché comme un bien précieux. Nos cas difficiles sont ceux qui nous apprennent le plus.

Aimerions-nous davantage apprendre que ceux qui ont pris possession de l'école ? S'il en est ainsi, l'école a besoin de nous.